

NUMÉRO DU CAHIER : 12

CHERCHEUR : Annie MÉJEAN

COTE N.A.Fr. : 16 652

DATE : mai 1978

Nombre de feuillets	140
Cahier rédigé à l'endroit	X
Cahier rédigé à l'envers	X
Partie rédigée à l'endroit	1r° à 134r°
Partie rédigée à l'envers	138v° à 140v°
Feuillets restés vierges	135v° à 138r°
Feuillets arrachés et découpés	néant
Feuillets collés	page collée non foliotée sur l'envers de la couverture
Inscription sur couverture et pages de garde	néant

SOMMAIRE

1. Notes diverses (sur l'envers de la couverture).

2. L'église de Combray: son charme particulier (1 r° à 3 r°; l'abside, grossière, son air de prison (4 r°). Le clocher, axe de la vie de Combray. Rien n'est plus émouvant pour le héros que ce clocher (5 r° à 10 r°).

3. La tante Léonie: ses petits cadeaux à Eulalie provoquent l'hostilité de Françoise (10 r° à 11 r° et 98 r°). Ses habitudes. Les ressources de son imagination (12 r° à 16 r° et 11 v° à 16 v°). Ce qu'elle pense de la promenade (15 v°; 16 r° et 24 v°).

4. Promenade des deux côtés. Leur opposition n'est qu'apparente (17 r° -18 r°). Rencontre de Legrandin (18 r°). La rue Saint-Esprit, la passerelle sur la Vivonne, le pêcheur inconnu au chapeau de paille: les carafes de la Vivonne; Les grappes de têtards invisibles (18 r° à 20 r° et 17 v°). Le château des comtes de Combray; l'intérêt stratégique des fossés (17 v°). Les boutons d'or; leur attrait sur Marcel petit enfant (19 v°).

5. Rencontre de Gilberte. Les abords du château. Depuis le mariage de Swann, les parents du héros passent sans entrer (20 v°). Le parc inconnu; les seringas; Marcel aperçoit la petite Swann (21 r°). Émotion de Marcel qui croit qu'elle l'a remarqué

(22 r°-23 r°). Il exprime sa joie par des cris. Le chemin de Pinsonville (24 r°-23 v°). Particularité de l'amour de jeunesse (21 v°-22 v°).

6. Le côté de Guermantes. On ne s'y risque que par beau temps (25 r°); la rue des Perchamps; aujourd'hui restituée par la mémoire; c'est la dernière image du Combray d'autrefois (26 r°-27 r°). Les nénuphars des petits étangs. Leur aspect japonais (27 r° à 31 r°) (longue unité très travaillée). Les rameurs et le petit restaurant (31 r°). La maison de plaisance d'une jeune étrangère (30 v°); moment de félicité du lieu (32 r°); la servante brune (33 r°); les sources de la Vivonne; difficulté de reconnaître la réalité (33 r°-34 r°-32 v°); Marcel aperçoit la comtesse de Guermantes (34 r°). Le retour à Combray; signification du nom de Guermantes; le petit chemin et la fin de la promenade (35 v°), fragment repris. Charme de l'individualité; émotion devant certains objets liés aux images du souvenir. Le côté de Guermantes a fixé à jamais l'image du bonheur (35 v°-36 v° et 37 r° à 40 r°). Le côté de Méséglise; son enseignement. Les grands souffles venus de Chartres (41 r°-42 r°).

7. Vacances à Querqueville. Fin d'un fragment sur l'expérience des chambres. Grand-mère; inconvénient de ses habitudes (42 v°-43 r°). Le directeur de l'hôtel (44 r° à 46 r°). Le choix de Françoise comme femme de chambre recueille l'assentiment général. Sa prestance, son chic (46 r° à 49 r°). La chambre pyramidale (49 r°). Dévouement de Grand-mère (50 r°-49 v°). Rencontre de la marquise de Villeparisis. Indifférence de Grand-mère devant l'amabilité de la marquise (49 v°-51 r°). Mademoiselle de Quimperlé; ses qualités ancestrales (52 r° à 54 r°). Sentiment douloureux d'inégalité; rêverie d'une aventure avec elle (55 r°). Manège de Mme de Villeparisis et de Mlle de Quimperlé pour rencontrer Grand-mère. Absence du goût des mondanités chez celle-ci comme chez sa fille (58 r°). Les estivants de la station (59 r°-60 r°). Monsieur de Chemisey. Les habitués de Querqueville (61 r°-62 r°). La prononciation du nom de Chemisey marque l'appartenance sociale (63 r° à 65 r° et 64 v°). Le héros désire aller chez les Chemisey pour y rencontrer Mlle de Quimperlé (66 r°). Curiosité littéraire et artistique de M. de Chemisey (67 r°-68 r°). Marcel apprend que Mlle de Quimperlé va partir (70 r°). Querqueville fait partie des lieux désirables et à jamais perdus (70 r°-72 r°). Rêve d'accompagner Mlle de Quimperlé (73 r°).

8. Monsieur Legrandin. Portrait moral de Legrandin; ses goûts artistiques. Ses préceptes philosophiques et artistiques; son désenchantement (74 r° à 76 r° et 74 v°). Les relations de Legrandin (77 r°). Son curieux comportement à la sortie de la

messe (78 r°-79 r° et 77 v°). Marcel dine chez Legrandin (79 r°). L'enfant perçoit un autre personnage en lui; le snobisme de Legrandin (80 r° à 83 r° et 79 v°-81 v°). Legrandin est mis à l'épreuve par le père de Marcel; délicatesse machiavélique de Legrandin dans sa réponse (84 r° à 89 r°).

9. La baronne douairière de Chemisey. Sa simplicité et sa gentillesse; prestige de l'«avoir à sa réception» (90 r° - 91 r° et 89 v° - 90 v°). Entrée de la baronne suivie de sa fille; sa tenue splendide et disparate (92 r° à 94 r° et 92 v°). Sa politesse (95 r° - 93 v°).

10. La fille de cuisine (96 r°).

11. Les aubépines. Longue unité textuelle qui comprend 5 fragments:

- a) le chemin des aubépines (95 v° - 99 v°);
 - b) pur amour d'enfance (96 v° à 98 v°);
 - c) les aubépines roses de Mme Goupil (98 v° et 101 v°);
 - d) association de sensations liée à l'image de Mme Goupil (101 v°);
 - e) conversation imaginaire avec les aubépines (102 v° à 104 v°).
- Françoise pense que la tante dilapide sa fortune en faveur d'Eulalie (98 r°). Fragment se rattachant à l'unité n° 3.

12. Le parc de Swann. Les deux chemins pour aller du côté de Méséglise; crainte d'apercevoir Mme Swann; attrait de ce parc, que les visites de Swann n'ont pu dissiper. L'oncle et le père de Marcel admirent les embellissements. L'enfant pense à Amiens, Chartres, Reims comme à des cathédrales, non comme à des villes (99 r° à 103 r°). Apparition de Gilberte (103 r° à 105 r°). Mme Swann apparaît et appelle sa fille (106 r°). Présence de Monsieur de Guercy (109 r° et 110 r°).

13. Les jeunes filles à Querqueville. Leur allure sportive, leurs rires. Marcel se sent exclu de leur monde (111 r° à 115 r°). Les regarde en détail (116 r° et 117 r°). Espoir de rencontrer la brune à une matinée chez un peintre (118 r°); espoir puis certitude de séduire (118 r° à 121 r°). Marcel lui est enfin présenté (122 r° -122 v° et 123 v°). Bientôt elle ne l'intéresse plus que pour chercher à connaître Andrée (124 v°). Caractère fantasque d'Andrée (125 v° et 126 v°). On lui rapporte qu'il a fait la conquête d'Andrée (127 v°); attitude respectueuse des amies d'Andrée (127 v°). Marcel ne cesse de penser à elle; il l'aperçoit un jour en voiture en compagnie de Mme de Chemisey (122 r° à 124 r°).

14. Swann. Swann dans le monde (125 r°). Le moindre devoir mondain lui pèse (126 r°). Son valet de chambre préfère les gens du monde (127 r°). Swann chez la princesse de Guermantes; impression de parodie (128 r° et 129 r°). Swann et Anna; jalousie de Swann envers Forcheville (130 r°). Maladie amoureuse de Swann. Souffre de savoir Anna heureuse en dehors de lui alors qu'il ne l'aime plus (131 r° à 135 r°).

15. Notes diverses (139 v° -140 v°, 138 v°, envers du cahier).

INVENTAIRE DÉTAILLÉ

1. Anna.

L'Église de Combray
Les vitraux [...] Le clocher
Eulalie [...] Mme Goupil
Soif d'émotion chez tante Léonie
Accouchement de la fille de cuisine
Retour de promenade
Promenade des deux côtés
Le chemin qui longe le parc
Rencontre de Gilberte ([...] et Charlus)
Le côté de Guermantes
Nénuphars sur la Vivonne (Nymphéas)
Les sources de la Vivette
Rencontre de la Comtesse de Guermantes
Le côté de Méséglise - son enseignement

Révâsseries
Femme naissant comme [...]
Sensation délicieuse
Querqueville
à Querqueville
Le chien Mlle Batin. Mlle Prin
Françoise
Déshabillage par grand'mère. La Marquise de Villeparisis
Mlle de Quimperlé (admiration et prestige des estivants)
Mme de Chemisey de Ch'misey d'Chmisey etc.
Départ de Mlle de Quimperlé en train

A mettre plus loin
- Montargis

Mme de Quimperlé
Crayon de Legrandin [page très raturée]
Suite «quand il fut question que [...] que nous allions à Q. mon père dit: il faut absolument que j'en parle à Legrandin»
la mère de M. de Chemisey, la baronne douairière était une excellente femme

Le premier amour - la haie d'aubépine
Délivrance de la fille de cuisine
Haine de Françoise
Nouvelle version de la haie d'aubépine
connaissance archéologique de C.
Dialogue avec Gilberte (plus travaillé)
Rentrée de Gilberte - Apparition de Mme Swann
Petit ajout sur les aubépines

M. de Guercy: c'est vraiment infâme, disait mon oncle, ces petits malins, ils ont fait partir Swann pour Paris [...]

Rencontre de quatre fillettes devant le casino de Balbec
Swann et le monde
Swann et Anna. Forcheville «remet en place» son frère devant eux.
Swann pense au regard d'Anna - Après sa mort.
Notes à la fin du cahier sur Combray.
(Page collée rédigée recto-verso, non foliotée).

2. L'église de Combray.

Longue unité textuelle qui comprend six fragments.

«J'avoue que bien loin d'être aussi sévère que notre curé pour l'église de Combray, et que tout ce qu'il trouvait à lui reprocher était ce que j'aimais le plus [...] tombeau des fils de Charlemagne en porphyre et en cuivre, veillés saintement par quatre angelots et par quatre lions; tout cela me faisait [...]» (1 r° à 2 r° et 1 v° à 2 v°) (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, p. 61).

Trois variantes sur le thème des objets laissés dans l'église par des personnages de légende: Croix d'or de Dagobert, vitrail de l'abbé Suger, tombeau des fils de Clovis.

«Salle auguste des grandes allées de Guermantes qui faisait un chœur non pavé [...] or le temps les a fait couler comme du miel hors des limites de leurs propres équarriesses [...]».

Ajout en marge.

«Mais de l'église de Combray, de sa façade, de ses vitraux quelque chose d'entièrement différent de la ville [...] un abîme les séparait [...]» (3 r°).

L'église est d'une essence différente du reste de la ville malgré la proximité de gens et choses familiers. (Voir *Pléiade, R.T.P.*, I, p. 61).

«L'abside de Combray, oserais-je seulement en parler? [...] mais pour la première fois [...] à l'église de Combray à laquelle je n'avais pas repensée je me mis à crier: l'église [...]» (4 r°).

L'abside de l'église de Combray; elle est grossière, asymétrique, elle a un air de prison (Voir *Pléiade, R.T.P.*, I, p. 62).

«Il en était de même du clocher [...] comme le clocher de Combray quand je l'apercevais au dessus des maisons levé comme le doigt de Dieu dont le corps m'eût été caché dans la foule avec qui il m'était pourtant impossible de le confondre.» (5 r° à 10 r°).

Long développement sur le clocher de Combray et ses fonctions dans la vie de l'enfant: il marque le but central de tout déplacement; il sert de repère pour la fin du voyage; il est l'axe de la vie de Combray et métaphore du quotidien. Rien n'émeut autant Marcel que le clocher de Combray. (Voir *Pléiade, R.T.P.*, p. 63).

3. La Tante Léonie.

«Le curé avait tant fatigué ma tante qu'à peine était-il parti, qu'elle était obligée de renvoyer Eulalie [...] Ces jours-là depuis six heures, ma tante avait dit à François: «Ils ne sont pas encore rentrés. Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé [...]»

Fragment d'un seul tenant avec plusieurs ajouts. La générosité de la Tante envers Eulalie. La haine de Françoise envers celle-ci. Madame Goupil. Les moments d'exaltation de la tante dans son «petit train train». Elle rêve d'une catastrophe qui la tirerait de la monotonie. Sa peur de l'inconnu. La

répétition est une économie de ses forces. Tout le monde respecte sa tranquillité, troublée un jour par l'accouchement inopiné de la fille de cuisine. (Voir Pléiade *R.T.P.*, p.106-108-110).

«Quand ma tante Léonie mourut faisant triompher les théories de ceux qui voulaient qu'elle se secouât et qui disaient qu'une mauvaise hygiène l'avait tuée [...] on voyait que la pauvre femme était vraiment malade et que ce qu'on appelait une idée [...]» (24 v°).

Passage barré. Théories opposées sur les bienfaits du régime de Tante Léonie et sur sa prétendue maladie (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, p.153).

4. Les deux côtés.

«Il y avait deux «côtés» autour de Combray et si opposés en effet qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte quand on allait d'un des côtés ou de l'autre [...] On sortait de la ville, on prenait le chemin qui conduit à la petite porte de derrière de M. Swann, et à mi-chemin, nous rencontrions [...] Du noyer aimé des pêcheurs partait le petit chemin étroit que nous prenions en suivant la passerelle [...]» (16 r° à 20 r° et 15 v° à 19 v°).

Passage sans solution de continuité avec le précédent, relatant les curiosités de la promenade. Opposition apparente des deux côtés. Caractère indéfini de Méséglise. Irréalité de Guermantes. Surprise d'apprendre qu'on peut aller d'un côté à l'autre. La rue St-Esprit. La passerelle sur la Vivonne. Le pêcheur au chapeau de paille. Les tétards. Le château des comtes de Combray (passage très raturé). Les fossés alimentés par les écluses de la Vivonne. Leur intérêt stratégique. Les boutons d'or, leur attrait quand Marcel était tout petit. Leur joli nom de prince de conte de fées (Voir Pléiade, I, p.134).

5. Rencontre de Gilberte.

«Un jour que nous venions d'arriver à la barrière [...] [dans la marge] Mais depuis le mariage de Swann, mes parents passaient sans la pousser devant la barrière [...] qu'on sente qu'elle dit «nous» et notre coeur avide d'un coeur dans ces heures solitaires de la jeunesse ne peut se détacher de celle qui l'a mis contre le sien.» (21 r° à 24 r° et 20 v° à 23 v°).

Marcel aperçoit la petite Swann. Le parc inconnu; les seringas. Émotion de Marcel devant Gilberte. Il imagine qu'elle le distingue des autres, qu'elle l'aime. Sa joie éclate si bien que le docteur Piperaud pense qu'il a besoin d'une douche pour se calmer. La promenade continue vers Pinsonville. Réflexions sur les particularités de l'amour de jeunesse. Les fleurs de pommiers; leur perfection répond à une beauté informulée qu'il s'efforce de saisir (Voir Pléiade, I, p.140).

6. Le côté de Guermantes.

«Mais quand on voulait aller du côté de Guermantes, c'était une autre affaire [...] La vue de la réalité ne peut nous donner ce qu'a convoité l'imagination. Mais comment prétendre qu'il faut se contenter de voyager par [...]» (passage interrompu) (25 r° à 37 r° - 35 v° - 36 v°).

On ne se risque du côté de Guermantes que par beau temps. Le début de la promenade; la rue des Perchamps, restituée aujourd'hui par la mémoire; la dernière image du Combray d'alors. On ne cesse de longer le Loing. Le Pont-Vieux; Les nénuphars dans de petits étangs. Leur aspect japonais. La partie navigable de la rivière avec les rameurs; le petit restaurant. La maison de plaisance d'une jeune étrangère. Les moments de félicité dans le petit restaurant. La servante brune. Les sources de la Vivonne. Les sources de la Vivette (ajout). Difficulté de reconnaître la réalité. Marcel aperçoit la comtesse de Guermantes dans une calèche conduite par des postillons poudrés. Le retour à Combray; les «cours» de pommiers aux ombres japonaises; les fermes; le petit chemin qui tombe dans la rue des Perchamps. Le nom de Guermantes signifie tantôt un lieu, tantôt une personne. Le petit chemin qui aboutit à la porte du jardin. Ce que nous aimons dans un pays, comme dans une personne, ce n'est pas sa beauté, son individualité. (passage repris à 35 v°). Regret de ne pas retrouver le Combray d'autrefois (Voir Pléiade, R.T.P., p.165-168-170 à 171).

Le côté de Méséglise.

«[...] Tel était le côté de Guermantes: le côté de Méséglise, tout en champs élevés au dessus de la ville et étendus à l'infini [...] quand j'arrivais à la grande route, entendant vibrer les fils télégraphiques, je me disais (voir le haut de la page) [...] tant que nous suivions la Vivette,

avant d'arriver à la route, la vue était bornée à quelques pas.» (38 r° à 42 r°).

Les champs du côté de Méséglise. L'émotion devant la petite flamme de toile rouge d'un coquelicot. Un pommier en fleurs. La puissance du passé qui représente ce que Marcel voudrait retrouver. Le côté de Guermantes a fixé à jamais l'image du bonheur. La lumière de cinq heures du soir; la berge frôlant les roseaux; la servante brune; les truites. Chacun de ces plaisirs s'appuie sur l'autre pour former le charme d'un lieu. Ces images ont décidé de la vie du héros. Le côté de Méséglise; son enseignement. Attente des grands souffles venus de Chartres. Les fils téléphoniques semblent apporter des nouvelles de Madame de Guermantes (Voir *Pléiade*, *R.T.P.*, I, p.145-146).

7. Vacances à Querqueville.

«En tête
Resommeil
Femme naissant avec Eve
Sensations bizarres
Querqueville

[Début d'un passage:] D'autres fois, je ne me rendormais pas et une pensée continuait à visiter les chambres que j'avais habitées allant de Combourg à Querqueville où nous allâmes plusieurs années pour prendre des bains de mer. [...] La conduire à la gare m'assommait. Et pour éviter d'avoir à le faire, je m'arrangeai pour ne pas sortir ce jour-là; je lui faisais dire par Montargis que j'étais arrivé trop tard pour lui dire adieu.» (42 v° à 73 r°).

Ce passage commence par la fin d'un fragment sur l'expérience des chambres. Quelques traits de caractère de la grand-mère: elle force l'enfant à rester les pieds dans l'eau pour être en communication avec la mer. Son habitude de s'arrêter dans les villes curieuses alors que les parents s'inquiètent. A l'hôtel, ses exigences font souffrir Marcel. Sentiment d'exil devant la désinvolture des habitués. Portrait du directeur de l'hôtel. Son caractère cosmopolite et sa vulgarité foncière. L'accueil grossier qu'il réserve à la grand-mère. Le choix de Françoise comme femme de chambre. Son approbation unanime à l'office. La prestance de Françoise console un peu l'enfant du voyage. La chambre pyramidale. Le dévouement inlassable de Grand-mère. Rencontre de la marquise de Villeparisis; indifférence de Grand-mère devant l'amabilité de la marquise. Arrivée des Quimperlé; rareté des qualités de Mademoiselle de Quimperlé. Ces

qualités lui viennent, semble-t-il, de ses ancêtres légendaires. Elle semble ignorer elle-même les singularités de l'hérédité. Sentiment douloureux d'inégalité devant elle, diminué par l'apparence de ses faiblesses. Rêverie d'une aventure avec elle. Vain manège de Mme de Villeparisis et de Mlle de Quimperlé pour attirer l'attention de Grand-mère. Celle-ci a si peu le goût des mondanités qu'elle est incapable de connaître un seul nom au bout d'un mois. Description des estivants de la station: une jolie cocotte épousée par un petit prétendant, le jeune homme tuberculeux et millionnaire, la noblesse du voisinage qui vient au casino une fois par mois, dont les sauteries du dimanche font le vide dans l'hôtel. Les Chemisey, nobliaux du voisinage; les habitués de Querqueville; bourgeois, nobles, magistrats, donnent à ce lieu une sorte d'harmonie. Certains viennent de villes proches et s'en flattent. Le nom de Chemisey: la bonne prononciation est la consécration d'une bonne éducation. Marcel désire aller chez les Chemisey pour y rencontrer Mlle de Quimperlé. Il rêve qu'elle le voit partir pour le château de Quimperville avec sa grand-mère. La curiosité littéraire et artistique de M. de Chemisey s'accompagne d'un désir d'entrer en relation avec des gens d'une sphère supérieure. Marcel apprend que Mlle de Quimperlé va partir; il imagine qu'il essaie de la rattraper, mais qu'il arrive trop tard (passage repris 73 r°). Querqueville reste plus désirable que bien des lieux plus beaux. Chagrin du héros à imaginer que tout ce qu'il y a dépensé d'amour, de vie, d'amitié n'existe plus. En réalité, n'a aucun désir de retourner à Querqueville; et aucune souffrance de n'en avoir aucun désir. (Voir *Pléiade*, *R.T.P.*, I, p.130 - 662 - 649 - 684 - 675 et *R.T.P.*, II, p. 818).

8. Monsieur Legrandin.

«Il venait à Combray, aux vacances de Pâques, un monsieur veuf, un ingénieur M. Legrandin, qui était aux yeux de ma famille et aux miens, le type de l'homme distingué, l'homme de sentiments délicats, d'esprit supérieur [ajout dans la marge] Legrandin aurait plutôt construit toute une éthique du paysage et une géographie céleste de la Normandie plutôt que de nous répondre que sa ssur demeurerait à cinq kilomètres de Querqueville [...] ce qui n'aurait pas été pour lui un tel objet d'effroi s'il avait été absolument sûr comme il aurait dû l'être en effet que nous n'en aurions pas profité.» (74 r° à 89 r° et 73 v° - 76 v° - 77 v° - 79 v° - 81 v° - 85 v°).

Portrait moral de Legrandin. Sa tristesse vient de la perte d'une soeur aimée et du regret de n'avoir jamais eu d'enfant. Sa nature littéraire et artistique. Son air distrait, un peu amer; sa conversation délicate. (Passage repris deux fois au 73 v°). Son goût artistique. Il fait partie de ces hommes qui ont le sentiment que la vie qu'ils mènent ne leur convient pas. Ses préceptes philosophiques et esthétiques font autorité à la maison dans les grandes circonstances. Il parle de toutes choses avec un désenchantement aimable, de la vie factice des salons, des préjugés des snobs. Grand-mère pense qu'il a «quelque chose de dérangé dans le cerveau». Le dimanche, à la sortie de la messe, l'attitude de Legrandin surprend les parents de Marcel. Il feint de ne pas les voir mais salue profondément le châtelain du voisinage avec «une ondulation animale qui choque chez cet idéaliste». L'enfant dîne chez Legrandin; le dîner est exquis, la conversation raffinée, l'hôte cite Balzac, parle de la lumière et de la musique du clair de lune. Quand Marcel lui demande s'il connaît les Guermantes, il lui répond négativement, mais avec un ton d'exagération comme si le fait était singulier, comme s'il s'agissait d'un singulier hasard ou d'un principe. Marcel qui ne comprend pas bien les explications de Legrandin, pense qu'il ne dit pas tout à fait la vérité quand il prétend qu'il n'aime que le clair de lune, les églises et la jeunesse. Révélation d'une autre personne en lui qu'il cache soigneusement. Il est devenu une sorte de Saint Sébastien du snobisme sous les questions innocentes de l'enfant. (passage très travaillé, avec de nombreux ajouts). Plus tard, pour le mettre à l'épreuve, le père de Marcel pense à demander à Legrandin s'il peut mettre la grand-mère en rapport avec sa soeur de Querqueville. Curieuse attitude de Legrandin qui ne semble pas avoir entendu. Le père insiste cruellement et lui demande s'il a des amis là-bas; «J'ai des amis partout...» répond Legrandin en ajoutant une tirade poétique sur la région de Querqueville. Comme le père insiste à nouveau, Legrandin répond aussi évasivement mais, avec une délicatesse machiavélique, déconseille ce pays de désenchantement à un enfant aussi sensible que Marcel. Là-dessus, il les quitte brusquement. (Voir Pléiade, R.T.P., I, p. 67 -119 -133).

9. La baronne douairière de Chemisey.

«La mère de M. de Chemisey, la baronne douairière, était une excellente femme, excessivement simple, excessivement aimable, qui avait toujours peur de fâcher quelqu'un [...] Si elle ne remontait pas le lendemain, elle envoyait une invitation à dîner au château de Querqueville qui arrangeait

les choses réparerait l'impolitesse» (90 r° à 95 r° et 89 v° à 93 v°).

Texte centré sur le personnage de la baronne douairière de Chemisey, avec de nombreux ajouts et plusieurs reprises. Le narrateur insiste sur sa simplicité et sa gentillesse. Malgré sa situation prépondérante, elle honore souvent de sa présence la petite noblesse et la bourgeoisie de la région de Querqueville. Sa présence est annoncée comme une attraction. Que sa calèche puisse stationner devant leur porte pousse certains à faire la dépense d'un raout. Son immense calèche et son superbe valet de pied font sensation. Elle entre chez ses hôtes, suivie de ses filles, recouverte d'une foule de petits objets de luxe, dans une tenue splendide et disparate, fléchissant sous le poids des ornements comme un coadjuteur en tournée de confirmation (nombreuses reprises de ces passages). Son sens aigu de la politesse la fait revenir sur ses pas pour saluer les gens qu'elle n'a pas reconnus. Elle apprécie sincèrement l'hospitalité de ses hôtes et les remercie toujours avec effusion. (Voir Pléiade, R.T.P., II, p. 805-808).

10. La fille de cuisine.

«Cette fille de cuisine qui était à Combray cette année-là était enceinte et approchait de sa délivrance [...] La couleur du sarrau rappelle les couleurs des fresques, les matières symboliques de Padoue, la clarté.» (96 r°).

Très court fragment sur la fille de cuisine de Combray; sa marche alourdie par le fardeau de son ventre, ses larges joues qui rappellent celles des vertus de Giotto, la couleur lie-de-vin de son ample sarrau. (Voir Pléiade, R.T.P., I, p. 80-82).

11. Les aubépines.

«[...] Et nous engageâmes dans un chemin tout bourdonnant de l'odeur des aubépines [...] La jeune fille qui fut leur premier amour reste à jamais, même vieillie, morte après d'autres amours qu'ils ont eu, douée d'un charme, d'un prestige particulier qu'aucune autre femme ne peut avoir. Cette différence de nature, d'essence entre un être et tous les autres, due à un amour d'enfance, elle existe pour moi, non pour une femme mais pour une fleur» [ajout en marge que j'ai reproduit intégralement]. [...] et moi, si je viens pour prier? Eh bien! tu feras ta prière et en passant devant

l'autel, tu t'approcheras sans en avoir l'air, ce n'est pas défendu? A l'année prochaine. Tout le mois de mai, c'est promis. Au revoir Aubépines... Je m'éloigne, je me retourne encore une fois sous leurs rires et leur jette: Au revoir, aubépines, au revoir [...]» (95 v° à 104 v°).

Longue unité textuelle qui débute au milieu d'une phrase et doit faire suite à un récit de la promenade de Combray. Elle comprend quatre fragments:

a) Le chemin des aubépines:

«Et nous nous engageâmes dans un chemin tout bourdonnant de l'odeur des aubépines [...] Lui redonnait le même plaisir comme une nouvelle jeunesse, une richesse plus grande, l'idée que sa puissance de renouvellement, de création est infinie [...]» (95 v° à 99 v°).

Le chemin des aubépines ressemble à une sorte de chapelle qui disparaît sous les guirlandes, les reposoirs de fleurs d'épine rose. L'enfant reste en arrière pour respirer la puissante odeur de la petite chapelle de verdure (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, p.138).

b) L'amour des aubépines:

«C'est dans mon plus profond passé que je suis ému encore aujourd'hui quand j'aperçois dans une haie les voiles blancs de l'aubépine [...] où la timidité, le fait de ne même pas savoir ce que c'est que le monde nous permet de ne pas avoir cette préoccupation des [...], de soi, de son corps, de son habillement, nous empêche de ressentir ce qui ne peut se ressentir que dans la sensibilité [...]» (95 v° - 97 v° - 98 v°).

Cet amour d'enfance pour les aubépines est plus pur et plus fort que n'importe quel amour pour une femme. Un de leurs attraits est cette ivresse éprouvée sans que le secret en soit révélé. (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, p. 922).

c) Les aubépines de Madame Goupil:

«[...] Un jour que j'étais malade, Mme Goupil m'apporta des branches d'aubépine rose, la même fleur mais rose! [...] les tâches des oeufs de rouge-gorge et les tâches de rousseur de Mme Goupil, son parfum dans une chambre quand j'étais malade, avec la douceur et la gaieté et la pitié de Mme

Goupil, toutes ces associations formées à un âge où les associations sont des croyances, les métaphores s'imposent à l'esprit comme des réalités» (98 v° à 101 v°).

L'amour des aubépines vient d'une association de sensations liées à l'image de Mme Goupil; la soie de sa robe, l'étoffe appelée étamine, les tâches de rousseur de ses joues, son parfum dans la chambre, tout cela alimente la passion de Marcel pour les fleurs.

d) Conversation imaginaire avec les aubépines:

«[...] Quand aujourd'hui le besoin de leur rencontre au printemps m'enchante [...] je m'éloigne, je me retourne encore une fois sous leurs rires et leur jette: Au revoir aubépines, au revoir [...]» (102 v° à 104 v°).

Un dialogue s'engage entre Marcel et les aubépines: elles lui donnent rendez-vous pour l'année suivante. L'une d'elles se trouve moins jolie que la fleur de pommier; Marcel la rassure. L'autre est à l'autel de la vierge. L'aubépine s'inquiète de savoir si Marcel va au mois de Marie et si ses parents ne sont pas républicains car «on ne lui permet pas de parler aux jeunes gens qui ne sont pas de (sa) religion»... L'enfant promet de revenir l'année suivante au mois de mai (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, p.145).

12. Le parc de Swann.

«Un jour au lieu de tourner à gauche, mon père proposa de longer le chemin qui monte le long du parc Swann et qui nous conduisait aussi bien dans les champs du côté de Méséglise [...] la distinction que nous accordons à un être vient de ce qu'il est soutenu par le désir d'une vie différente [...] c'est pour cela qu'il y a des jeunes filles qui ne veulent épouser qu'un militaire. L'uniforme n'est que le signe d'une vie différente» (99 r° à 103 r°).

Segment d'introduction au récit de l'apparition de Gilberte. Description du parc de Swann. Le chemin qui longe le parc est l'un des deux chemins qui conduisent à Méséglise. De là, les promeneurs risquent d'apercevoir Mme Swann qu'ils ne fréquentent pas. Le coeur de Marcel bat d'anxiété et de honte car le fait de ne pas fréquenter Mme Swann, loin de lui enlever du prestige, lui en donne infiniment. Elle possède toutes ces belles choses que les parents de Marcel n'ont pas: voitures, valets de pied, chevaux de

selle... Comme l'oncle pense que Swann, sa femme et sa fille sont partis, les promeneurs jettent un coup d'œil sur le parc et admirent les embellissements. Marcel, resté en arrière pense à la ville d'Amiens, de Chartres, de Reims identifiées à des cathédrales et à la cruelle désillusion de voir leur nom sur le buffet d'une gare. (Voir Pléiade, R.T.P., I, p.141-142).

«A ce moment, arrivée au croisement de l'allée, elle prit de notre côté sans nous avoir vu, mais je vis son visage [...] Mais au moment où ils me virent, il y eut une légère projection de ses prunelles qui semblèrent jeter en avant comme pour me pénétrer, puis elle les ramena aussitôt comme, n'ayant voulu être comprise que de moi, dans un retrait plein de ruse, de duplicité qui acheta ma complicité [...]» (103 r° à 105 r°).

Pensée de la beauté féminine qui tire ses charmes de goûts que nous n'avions pas soupçonnés, de sorte que, quand on n'est pas amoureux, on est impuissant à imaginer une beauté individuelle, plus blonde que Liane de Pougy, plus mystérieuse que Mona Lisa, plus souple que la Prima Vera de Boticelli. Marcel remarque que Mlle Swann est bien jolie. La couleur étrange de ses yeux bleus, comme des incrustations précieuses dans un visage de pierre. La petite fille voit les promeneurs et jette un regard complice à Marcel.

«A ce moment, une femme majestueuse et belle apparut au fond de l'allée, là où commençait la petite bordure de myosotis [...] Près de sa mère était un monsieur que les montants de la charmille nous avaient caché jusqu'ici et que mon oncle dit à mon père être M. de Guercy. C'est vraiment infâme, disait mon oncle, cette petite mêlée à tout cela. Elle a fait partir Swann pour Paris en disant qu'ils allaient à Chartres et sitôt qu'il a eu le dos tourné, ils sont revenus [...]» (106 r° à 110 r°).

Apparition de Mme Swann qui appelle Gilberte. Marcel voudrait embrasser toutes les fleurs sur lesquelles flottent le nom de Gilberte. Le ton impérieux de la voix lui rappelle l'esclavage de la petite fille. L'oncle de Marcel critique la présence de M. de Guercy auprès de Mme Swann. (Voir Pléiade, R.T.P., I, p.141).

13. Rencontre des jeunes filles à Querqueville.

Longue unité textuelle liée à celle des vacances à Querqueville. Elle comprend trois fragments:

a) Rencontre et description des jeunes filles:

«Un jour que j'avais un peu de fièvre, où il avait paru prudent que je ne reste pas trop au bord de la mer [...] Alors j'aimais la triste à l'oeil dur, pensant que j'étais la cause de ses tristesses et que c'était pour cela qu'elle riait peu avec ses camarades» (111 r° à 117 r°).

Marcel voit quatre jeunes filles inconnues à Querqueville. Leur allure sportive, désinvolte, leur rire irrévérencieux attire la curiosité puis l'admiration de Marcel. Mais il se sent exclu de leur monde, un monde sans tristesse, timidité ni mélancolie. Il regrette que sa bonne éducation l'empêche de les fréquenter. Il remarque l'une d'elles, aux traits un peu cruels. Ses désirs doivent être délicieux. A ses côtés, une blonde à l'innocence feinte semble pouvoir l'aimer. Une brune un peu espagnole lui semble la plus méprisante de toutes à son égard. Apparaît une cinquième, suivie d'une gouvemante, avec un air de mineure tenue à la main par un tuteur avare (Voir *Pléiade, R.T.P., I, p. 788-798*).

b) La matinée chez le peintre:

«Enfin matinée chez le peintre. Ce fut un grand plaisir pour moi que d'aller à cette matinée [...] je vis que Mme de Chemisey, voyant l'amabilité de son amie, saluait aussi, dodelinant de sa tête montée sur sa poitrine épiscopale et poursuivant sa tournée pastorale inclinait aussi sa main ornée de l'anneau qui tenait la crosse de son ombrelle sans lâcher son sac et son petit chien en signe de bénédiction» (118 r° à 124 r°).

Marcel espère rencontrer la brune espagnole en dehors de la foule de Querqueville. La crainte de ne pas être charmant, d'avoir un accident, de ne pas avoir choisi la meilleure occasion, disparaît quand il pénètre dans les salons du peintre. Celui-ci le présente à diverses femmes. Légère ivresse de Marcel à être apprécié pour son esprit. Il est présenté à Mlle de Quimperlé, puis converse avec une dame en jaune qui lui fait promettre d'aller la voir. Il est enfin présenté à la belle espagnole mais cela ne semble pas lui donner le pouvoir d'entrer dans le rang de ses amis. Après la matinée, il ne cesse de penser à elle jusqu'au moment où il l'aperçoit, un jour qu'il est avec sa grand'mère, dans la voiture de Mme de Chemisey qu'elle

accompagne. Cette apparition lui cause un tel plaisir qu'il en oublie l'humiliation d'être vu dans une tenue négligée. La jeune fille le salue amicalement. Mme de Chemisey en fait de même (Voir Pléiade, R.T.P., I, p. 870-874).

c) Rencontre d'Andrée:

«[...] au moment de la présentation à une personne rêvée, chacun de nous se rend bien compte de ce qui se passe. Attitude légère pour diminuer l'importance de la rencontre, de la gravité de ce geste qui, supprime l'inconnu, installe en elle l'idée de notre moi. Diminution du prix du but au moment où il est atteint, où nous retombons à terre. [...] Un jour que nous marchions et causions la grande lycéenne s'approcha pour parler en s'excusant comme si elle lui avait donné pour consigne de ne pas venir quand j'étais là; ce qui me flatta. (suivre maintenant à la page B dernière ligne de la page... du cahier rouge, pareil à celui-ci. C'est l'histoire de la lycéenne.) [ajout]: La tristesse de son oeil bleu disparaissait quand elle parlait [...] jamais Andrée ne me dit que Marie avait de l'amitié pour moi ce qui me fit penser qu'elle me désirait.» (122 v° à 127 v°).

Analyse du phénomène de la présentation. Comme le but à atteindre est dépassé, la jeune fille est oubliée, n'existe plus. Cependant le fait de ne rien savoir d'elle recrée immédiatement l'inconnu. Il la rencontre à nouveau, mais son apparence honnête le déçoit. Elle ne l'intéresse bientôt plus que pour faire connaissance des autres jeunes filles et surtout d'Andrée dont l'indifférence apparente cache un caractère fantasque, selon ses amies. Marcel qui réussit à lui parler découvre une intellectuelle sous la sportive. On lui apporte qu'il a fait sa conquête. Andrée, en revanche, lui cache que Maria l'aime. Le groupe des jeunes filles respecte leurs apartés. Marcel en est flatté (Voir Pléiade, R.T.P., I, p. 874 - 921 - 922).

14. Swann.

Deux unités textuelles distinctes: la première se termine sur une phrase inachevée.

Swann et le monde:

«Swann cependant n'avait pas complètement abandonné le monde [...] quand alors, entrant chez la Princesse il retrouvait cette vie qui n'est pas moins protocolaire et fixée que

celle des visiteurs, mais où tout depuis le lourd [...]»
(125 r° à 129 r°).

Swann ne voit plus ses amis que pour entretenir un pouvoir utile. Le monde n'est plus pour lui qu'une apparence. Le moindre devoir lui pèse. Ainsi il charge une amie de choisir à sa place un cadeau pour la princesse de Holstein. Swann pense à sa mort, aux personnes que son valet de chambre irait chercher en cas d'accident: Le duc de Marchy, le prince d'Orléans, le marquis de Gurcy. Son valet de chambre est navré de voir son maître se prodiguer pour des personnes qui ne sont pas de rang. Chez la princesse de Guermantes, impression de tristesse et de parodie. (Voir Pléiade, R.T.P., I, p. 323-326).

Swann et Anna:

«Une fois il avait vu Anna/comme Mme Forcheville avait maltraité son frère devant eux, quand il était parti la tête basse [...] Il attendait, faisant serment de savoir. Comme si elle ne vivait pas en dehors de leurs rendez-vous, sauf à cette minute où elle était apparue en chapeau vert [...]»
(130 r° à 135 r°).

Unité textuelle d'un seul tenant, avec un fragment additionnel en 130 v°. Développement sur la jalousie de Swann et ses particularités. Elle se manifeste une fois devant l'admiration d'Anna pour la conduite brutale de Forcheville envers son frère. Conscient du contraste entre la qualité de ses amitiés dans le monde et son amour pour Anna, il pense avec colère à la femme qui lui échappe, à son manque d'esprit, son ignorance. Il sent qu'en réalité il ne l'aime plus. Il ne veut pas rompre mais se réjouirait d'un accident qui l'en débarrasserait. Mais, dans un sursaut de cet amour mort, il sent que cela seul lui est cher. Sa jalousie s'émousse. Il cherche à lui faire plaisir. Il voit combien ses griefs tiennent à sa jalousie, combien il est indifférent aux actes des autres femmes qu'il n'aime pas. La chimie spéciale de sa maladie amoureuse lui permet de refabriquer du désir. Le cercle de ses soupçons augmente avec le cercle de ses satisfactions. Il souffre cruellement de la savoir heureuse en dehors de lui.

15. Notes.

Trois séries de notes:

«Liste d'imposition

Ce qui a plus de cohésion
Force des attractions inverses
M. de Chevillard» (139 v°).

«Eulalie s'en va
Samedi sauf accouchement
Croit pourtant que désire plus grand changement
S'en console en disant du mal de Françoise et
D'Eulalie
Hélas [...]
Déception Legrandin» (140 v°).

Trois lignes barrées:

«Est-ce bien M. le curé qu'il y ait un peintre installé dans
votre église
Et ce sera comme ça jusqu'à la St Jean» (138 v° à l'envers).